

Sur le col de Fenestral

NADIA BOEHLLEN

*Tu portes un Levi's 501
La paire noire et délavée
Tes chaussures de cuir montantes
Une chemise marine
Enfin, si l'on y regarde de près
Le tissu est imprimé de carreaux noirs et bleu foncé*

*Élancé
Une allure, un mouvement
Quelque chose de sensuel
Tu me fais ton sourire bleu
Tu te mets à me parler
Il n'y a rien d'autre qui compte que ce qu'on peut se dire*

Louise n'a plus eu la force d'attendre qu'il surmonte son indécision. Elle a attendu longtemps, oui, elle l'a attendu autant qu'il lui était supportable de le faire. Puis, quand l'attente l'a affectée au point de détériorer son humeur, son entrain et l'attention qu'elle portait à ses enfants, elle s'est résignée à ce qu'il n'avance plus dans la vie avec elle. Elle s'est résignée à ne plus le voir, à ne plus lui parler, à ne plus l'appeler, à ne plus lui écrire. Elle s'est résolue à ne plus rien partager de son présent avec lui et à ne plus envisager l'avenir à ses côtés. Elle s'est efforcée de ne plus songer aux moments heureux, de ne plus les revoir en images. Ces moments d'entre-deux surtout, et leur douceur teintée d'ordinaire.

*Le café à l'aube, nos lunettes sur le nez
La table dressée avec les verres ciselés
La soupe à l'oignon au buffet de la gare
Les plats du midi vite fait avec ce qui reste dans le frigo
Ton caban bleu marine qui tourne au violet tellement il est vieux
Le chapeau que tu enfiles pour traverser l'espace en dansant*

Elle en a perdu le sommeil. La nuit, elle s'est éveillée à ne plus pouvoir se rendormir, pendant une heure, deux heures, jusqu'au matin. Elle s'est appuyée, recroquevillée même, sur les rythmes et les obligations que lui offre sa vie, le suivi de la scolarité de ses enfants, son travail, les trajets pour s'y rendre, le mouvement de la foule dans les gares. Elle a ressenti le goût de l'amertume dans sa bouche et son empreinte sur son corps. Un poids sur ses épaules, une fatigue permanente, lancinante. Elle a observé la marque de l'amertume sur ses traits. Elle a songé que même la forme du sourire qu'elle tentait de donner à ses lèvres n'en effaçait pas la trace. Elle s'est mise à envier la quiétude et même l'ennui des liens qui durent. Elle a regardé la jeunesse des autres comme l'ensemble des possibles dont elle était désormais privée. Elle a laissé des pensées fatalistes envahir son esprit.

Louise a éprouvé plus que jamais ce poids que portent les femmes, celui de donner la vie, d'endosser encore et toujours l'essentiel des tâches éducatives. Elle a éprouvé la précarité qui les guette lorsqu'elles rompent l'union avec le père de leurs enfants. Emplois à temps partiel lamentablement rémunérés, pensions alimentaires lacunaires, inexistantes ou fluctuantes. Elle a ressenti l'injustice cruelle qu'elles subissent face à l'âge. Celle de disparaître dans le regard de certains hommes, celle de voir leur corps perdre la possibilité d'enfanter. Elle a perçu la force des femmes, aussi, leur invraisemblable capacité à surmonter les épreuves les plus lourdes pour se relever et goûter malgré tout à la vie. La manière dont elles s'épaulent pour alléger leur peine, le poids de leur quotidien ou leurs tracas.

Elle s'est entendue exprimer l'aigreur.

Elle a détesté se surprendre ainsi. Alors elle a puisé en elle pour retrouver des couleurs. Pas à pas, elle a puisé en elle pour renaître une fois encore. Elle a scruté sa vie pour en retrouver les aspects à savourer. Elle s'est efforcée de dépasser l'intendance des besoins matériels de ses enfants pour écouter leurs questionnements, leur soif d'apprendre, leur rire. Pour se rendre présente plutôt que de laisser le ressentiment entraver son lien avec eux.

Elle a recommencé à préparer des plats qui sortent de l'ordinaire. Asperges blanches enroulées de lard, aïreaux de chasse aux oignons et au vin rouge, poireaux marinés au vinaigre et aux échalotes. À nouveau, elle s'est plu à accompagner ces mets d'un vin joyeux. Souvent, au moment d'ouvrir un placard pour y prendre une épice, un carré de bouillon ou

un plat, des images de moments avec lui l'effleurent.

*Tu tranches chairs et légumes
Je cisèle la menthe, le persil ou le thym
Tu retournes les mets dans une poêle ou un caquelon
Je verse glaçons et boisson dans de grands verres à pied
Tu ôtes tes lunettes
J'allume une cigarette*

Louise ne cherche plus à chasser le souvenir des moments partagés.

Elle s'est remise à faire des marches en montagne dans le Vieux Pays. Elle a loué une chambre dans un des villages le long de la voie ferrée qui mène à Chamonix. Le soir, elle mange dans le kiosque du camping décoré de lampions lumineux aux couleurs disparates. Soupe de courgettes aux herbes, fromage, pain, vin du pays. Elle observe la beauté surannée du hameau en face d'elle, la lumière estivale de fin du jour qui reflète ses tons pastel sur les maisons de pierre. Des maisons aux façades défraîchies, fissurées par endroits, des maisons qui, avec leurs toits d'ardoise, leurs couleurs, déjà parlent de la vallée d'Aoste et des Alpes françaises, si proches. Elle perçoit la lenteur avec laquelle la tenancière de la buvette, une vieille, cheveux blancs ondulés et regard vif, prépare les mets pour les quelques clients de passage. La lenteur de ceux qui ne ploient pas sous les rythmes frénétiques. Les manières, le décor, les plats de ceux qui ne cèdent pas aux vaines querelles que les humains s'imposent. Elle se rassure au sourire bienveillant de la vieille, à sa résignation transformée en sagesse.

Les rares clients de la buvette ont payé et quitté les lieux. La femme dénoue son tablier de toile grossière, emplit la lourde cuillère métallique de poudre à café et la cale sous la machine d'un geste ferme. Quand la tasse est pleine, elle la soulève pour humer l'odeur du liquide noir et bouillant, puis vient s'installer à la table de Louise. Elle conte sa vie en quelques mots. Naissance au hameau, mariage, trois enfants, années passées dans la ville de plaine voisine. A la mort du mari, le retour au village de son enfance. La femme ne pose pas de questions à Louise. Quand elle a terminé son récit, elle se remet à sourire. Louise s'abreuve de ce sourire. Et soudain, elle entrevoit à nouveau le jeu des possibles et du hasard, l'après chargé de lumière. Alors elle sourit à son tour. Puis les deux femmes goûtent ensemble à la soirée d'été, à la douceur de l'air, à la rumeur des grillons dans les champs alentour, à la nuit qui soudain tombe.

Le lendemain, Louise prend la route du Van d'en Haut pour marcher en direction du lac au pied du barrage. Journée d'été étincelante, la végétation n'a pas encore perdu de son vert. Oui, tout est vert, un vert puissant, frais, vivant, irrigué de l'eau de la rivière qui traverse le vallon. Les insectes de l'été et les oiseaux du lieu accompagnent son pas. Un papillon brun et velu, frappé d'un demi-cercle orange vif sur les ailes, semble la suivre sur le sentier à flanc de montagne. Louise s'emplit du chant de la nature, de sa beauté et de la force qui s'en dégage. À mesure qu'elle grimpe en direction du lac, elle sent une vigueur rejaillir en elle. Elle respire les arbres agités par un vent léger pour sentir mieux encore leur souffle apaisant. Elle sourit en songeant à la vie qui, toujours, s'ouvre devant elle. Puis soudain, elle n'est plus sur le chemin qui mène au barrage, ses pensées la transportent sur le sentier du Fenestral.

*Nous sommes partis trop tard pour monter au col
Le soleil décline rapidement
Sur l'arête qui longe la plaine
Les mélèzes comme des ombres noires*

*Le ciel se colore de rose et d'orange intenses
Entre les troncs des arbres, ces teintes deviennent incandescentes
Tout semble irréel
Moment d'extase partagé*

*Tu as enfilé une chemise que j'aime
Je porte la robe noire courte
Après la longue marche, la saveur décuplée des mets et des vins
Je te dévore du regard*

*Je déboutonne tes vêtements
Tu m'effleures comme j'aime
Tu danses en moi avec ton mouvement d'épaules
En me disant tes mots
Les mots qui accompagnent mon plaisir
Je m'enfonce dans une nuit bleutée, dense, profonde
Une nuit opiacée
Des visions m'emportent ailleurs.*

biblio

Les Poupées de chiffon

Nouvelles, Ed. Slatkine, 2019.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la Ville de Genève (département de la Culture), de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.



PHOTO DR

bio

De mère tessinoise et de père bernois, Nadia Boehlen a grandi en Valais. Elle a posé ses valises dans plusieurs villes européennes et à Salvador de Bahia, et vit actuellement à Lausanne. Docteure en histoire, maman de deux enfants, elle est porte-parole d'Amnesty International Suisse. Nadia Boehlen publie régulièrement des articles, des billets d'opinion et des récits de fiction dans la presse et diverses revues. CO